

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

FEUILLETON

DU

CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTZWALD

LA MAISON DU BUCHERON.

(Suite.)

Précédons son arrivée dans l'humble logis, et voyons ce qui s'y passait.

Le bûcheron, revenant de sa cour, jetait en ce moment à ses pieds un fagot de branches de sapin, entre sa jeune femme occupée à préparer le souper, et un petit garçon de quatre à cinq ans, blotti sur un escabeau dans un coin de la cheminée.

— Ah ! ma chère Martha, dit-il en déchantant son fagot, qu'il y aura plaisir, ce soir, à se trouver tranquillement chez soi devant un bon feu !

— Il est vrai, mon pauvre Gerfrutz, nous allons avoir une nuit affreuse ! répliqua la paysanne en frissonnant au bruit d'une bourrasque qui faisait craquer la frêle charpente du toit de la chaumière. Je prie Dieu qu'il n'y ait point, par un pareil temps, de voyageurs égarés dans la forêt !

— En voici justement un qui vient vous demander l'hospitalité, mes braves gens, répondit notre jeune voyageur en ouvrant la porte et en se montrant sur le seuil.

Gerfrutz eut à peine levé les yeux sur l'étranger, qu'il parut deviner sa distinction sous la simplicité de son costume ; car ce fut d'un ton respectueux et le bonnet à la main qu'il lui répondit par ces paroles, que, dans aucun pays ; grâce au ciel, il n'est rare d'entendre retentir sous un toit de chaume :

— Entrez monsieur ! entrez !.. Dieu en m'envoyant un hôte, bénit ma maison... Soyez le bienvenu !

— Mais, mon ami, pourriez-vous, sans que cela dérange les habitudes de votre intérieur, me donner un abri pour toute la nuit ?

— Parfaitement, monsieur... Vous aurez notre lit pour vous reposer... il ne nous sera pas difficile de trouver pour nous une botte de bruyère bien sèche dans notre grenier.

— Oh ! ce n'est pas ainsi que je l'entends !... Je ne veux accepter qu'une place au coin de ce feu ; je passerai-là une nuit délicieuse en comparaison de celles qui se sont écoulées souvent pour moi dans les camps, par des froids aussi rudes que celui de ce soir !

— Ah ? vous avez servi dans la dernière guerre ? dit le paysan.

— Oui, mon ami, répondit l'inconnu en déposant son fusil dans l'angle inférieur de la cheminée.

Puis, il s'assit près de cette arme sur l'escabeau que n'occupait plus le petit garçon du bûcheron : cet enfant s'était levé à l'étranger, pour aller s'accrocher à la jupe de sa mère ; et, de là, il regardait d'un air étonné et presque craintif, celui qui était venu si brusquement prendre possession de son logis, et surtout de son coin favori. Mais bientôt sa timidité disparut, il s'approcha peu à peu du voyageur, et finit même par l'examiner de la tête aux pieds avec cette curiosité hardie dont les enfants ne tardent jamais à faire preuve devant une physionomie qui leur plaît.

— Karl ! reviens ici ! lui cria Marthe tout confuse de l'indiscrétion de l'innocent effronté.

Mais Karl n'eut pas le temps de faire un pas en arrière : l'étranger étendit vers lui la main, le saisit, le plaça entre ses jambes, et, l'entourant de ses bras :

— Non, mon petit ami, il ne faut pas t'en aller, lui dit-il affectueusement... je me souviens maintenant que j'ai pris ta place... Eh bien ! reste là, nous nous chaufferons ensemble.

— Je veux bien ! répliqua vivement Karl déjà presque familiarisé.

— Oh ! monsieur, vous êtes trop bon ! reprit Gerfrutz tout ému de l'attention dont son enfant était l'objet, et, pour mieux cacher une larme que le sentiment de la fierté paternelle fit monter du cœur à ses yeux, il acheva de délier son fagot et se mit à jeter branche sur branche dans sonâtre, pour réchauffer cet hôte aimable que la Providence avait conduit à sa porte.

Quant au petit Karl, prenant goût à la situation, il sentait de plus en plus à l'aise avec l'air de douceur infinie dont les traits du jeune voyageur étaient tout particulièrement doués. Aussi servira-t-il bien tôt, par son vif et gracieux babil, la tristesse rêveuse dans laquelle l'inconnu était déjà retombé comme malgré lui.

— Vous n'avez donc pas peur, vous, lui dit-il, de marcher comme ça, la nuit, sous les grands arbres de la forêt ?

— Tu vois ! répondit en souriant le jeune homme, qui du doigt désigna son fusil, j'ai de quoi me défendre.

— Oui... mais vous êtes seul, vous... et ils sont nombreux... les loups et les bandits !... Ecoutez !... écoutez !... ajouta l'enfant en frémissant, les voilà qui s'approchent !

— Les bandits ?

— Non... les loups !... quoi ! vous n'entendez pas ces grosses et effrayantes voix ?

— Pauvre enfant rassure-toi : ce ne sont là que les sifflements du vent dans les sapins et sur la chaumière.

— Oh ! non ! non !... je sais bien ce que je dis, moi !... ne retournez pas, ce soir, dans la forêt : on ne vous reverrait plus !

Puis à la manière capricieuse de tous les enfants dans la conversation, Karl passa sans transitions d'un sujet à un autre.

— Mais quel est donc votre nom ?... Voulez-vous me le dire ? reprit-il en frappant familièrement de ses petites mains dans celles de son complaisant interlocuteur.

—Très volontiers, répliqua celui-ci avec un nouveau sourire..... tu n'as sans doute besoin que de mon nom de baptême : Eh bien ! appelle-moi Moritz.

Karl allait répondre ; mais il étouffa soudain ses paroles sur ses lèvres à la vue de son père qui, lui faisant signe de garder silence, semblait prêter l'oreille à certains bruits venant du dehors.

—Je ne me trompe pas, dit Gerfrutz au bout d'un instant :... c'est bien le roulement d'une voiture mêlé au murmure de plusieurs voix... Mais la voiture est maintenant arrêtée ; les voix seules se font entendre... Que se passe-t-il donc sur le chemin?... c'est ce que je vais voir.

(A continuer)

LE CYCLOPE

QUÉBEC, 15 NOVEMBRE 1865.

De la presse, du Parlement et de M. Cartier.

Nous ne voulons pas nous poser en criminaliste profond et consommé à propos de cette question de la peine de mort toujours agitée et jamais résolue ; d'ailleurs d'autres plus compétents que nous et que nos journalistes sérieux sur cette matière, l'ont fait ;—nous sommes, à peine d'encourir une excommunication en forme du *Courrier du Canada*, de l'opinion de Beccaria, d'Edouard Turquety, et d'Emile de Girardin.

Mais il n'en est pas moins certain que nos journalistes sont de bien pauvres discoureurs, et qu'en fait de lois judiciaires ou d'économie politique, leurs arguments sont flasques, leurs cervelles vidées de sens et d'à propos.

Chaque fois qu'un criminel monte sur l'échafaud et paie de sa tête le crime qu'il a commis contre la société, les journaux démocratiques petits et grands commencent le feu ; ils émettent tant bien que mal des principes humanitaires ;—de leur côté, les feuilles ministérielles parlent latin, citent les Écritures, compulsent des in-folios. La polémique ministérielle et la polémique démocratique s'échauffent. On parle de tout, des bûchers de l'Inquisition, de la St. Barthélemy, des Vêpres Siciliennes, du massacre des Cévennes, de la révocation de l'Édit de Nantes, et le *Courrier* trouve à propos de parler de la Révolution et anathématiser Danton, Marat, Robespierre et les Rouges. De part et d'autre,

on s'échauffe la bile. Le *Pays* par le docteur pillards et de corrupteurs, M. Cauchon répond de même, et le *Journal des Trois-Rivières* adresse une homélie aux cerveaux brûlés de l'époque, et la question en reste là.

Mais de raisons pour ou contre, point ;—on se dit des injures, on tempête, on hurle, on se traite de canaille, et la question se trouve vidée d'elle-même.

Hélas ! d'où vient cette stérilité de preuves et d'opinions ? d'où vient que le journal le plus insignifiant de Paris ou de New-York pourrait en montrer à toutes nos barbes grises de journalistes ; d'où vient cette nécessité de s'injurier mal à propos et de trancher des questions sans les avoir étudiées ?

Il en est de même de toutes les questions que l'on traite—des injures et des calomnies.—La scène n'est plus un champ libre où l'on émet des opinions ; c'est un amphithéâtre où l'on renouvelle en petit ces combats de gladiateurs et de bestiaires qui faisaient les délices du règne du bien aimé Titus.—On laisse de côté la vieille gentillesse d'autrefois, la politesse gauloise, le bon ton de nos anciens gentilhommes ;—on oublie les traditions, on jette aux orties les antiques croyances—ce sont les fantômes du passé—mais on parle volontiers le langage des Halles, et les plus vulgaires grossièretés passent pour des traits d'esprit.

Et ce que l'on voit dans le journalisme, on le voit aussi dans le Parlement. Les députés insignifiants ont remplacé les députés intègres. La médiocrité siège en haut et le mérite siège en bas. On ne ressemble pas à des députés discutant des lois, on ressemble à de ridicules marchands d'orviétan. La gravité britannique est remplacée par de mauvaises farces qui ne valent pas celles qu'on debite à la foire, par des combats de pugilat, et les Lord John Russell, les Derby, les Gladstone seraient tout étonnés et ne pourraient s'empêcher d'éclater de rire en voyant les Denis, les Robitaille, les Blanchet, occuper de leur verbiage parlementaire la Chambre et le pays. Pendant ce temps M. Cartier rit sous son masque. Diogène avec sa lanterne cherchait un homme ; monsieur Cartier, avec cette différence que M. Cartier n'est pas Diogène, cherchait des dupes, et il en a trouvé.

Où s'arrêtera cet état de choses ? Quand le vrai mérite sera-t-il reconnu ? Ce sont

de ces questions auxquelles on ne peut répondre. Le temps, l'avenir les tranchera peut-être.

Le "Cyclope" et la "Scie Illustrée."

Que le lecteur nous permette de lier ces deux titres de journaux ensemble, quoiqu'ils diffèrent beaucoup entre eux ;—en effet l'injure, le mensonge et la calomnie ont une différence éclatante avec le simple badinage, la touche humoristique, le mot pour rire.

La *Scie Illustrée*, dans un article aussi mal écrit que mal pensé, et qui ferait hausser les épaules à un étudiant de huitième fustine contre notre feuille, et surtout contre M. Edouard Huot, et lui lance à la tête des injures et des mensonges que ce monsieur méprise et dont il connaît la portée.

M. Huot est notre ami, et nous disons qu'il n'a rien à faire avec le "*Cyclope*" ou avec tout autre journal.

Quant au *Stalacou Punch*, à l'*Etoile du Nord*, etc, qui n'étaient qu'une compilation insignifiante de bouts-rimés, de rondeaux ou d'historiettes, est-il besoin de dire que ce n'est pas de lui ?

L'article de la *Scie*, intitulée le *Cyclope* et dans lequel nous reconnaissons le style flasque et vide de M. de (?) Varro, n'est d'un bout à l'autre qu'un stupide coq-à-l'âne que Trissotin, de ridicule mémoire, n'aurait pas désavoué.

L'auteur, après une tirade homérique, et après avoir divagué tant bien que mal sur les dieux de l'Olympe et sur les Titans compare les Rédacteurs du *Cyclope* à des monstres vomis par la monstruosité. Nous ne savons pas si c'est la monstruosité qui a vomie les monstres, ou les monstres qui ont vomie la monstruosité mais ce que nous savons parfaitement, c'est que M. de (?) Varro est un écrivain monstrueusement monstrueux.

Maintenant, Monsieur, parlons raison.

Vous êtes depuis huit mois le rédacteur en chef de la *Scie Illustrée*, et depuis ce temps, il n'est pas d'insultes, il n'est pas d'outrages que vous n'avez versés sur les plus respectables citoyens. Vous avez depuis huit mois, porté le déshonneur et le scandale dans nombre de familles honnêtes. Depuis huit mois, non content de violer par votre insolence cynique les plus simples lois de l'honneur et du devoir, en tant que gentilhomme et citoyen, vous

amassez insultes sur insultes, et tous, depuis le plus considérable jusqu'au plus pauvre, sont exposés à vos coups.—Il est temps que cela finisse, entendez-vous, et c'est nous qui allons dire ce que vous valez et ce que vous êtes. Nous allons prouver que vous n'avez pas le droit d'injurier, et que vous devriez vous taire si vous ne voulez pas que vos petites ruses et vos petites rancunes soient dévoilées.

Montrez vos certificats d'honorabilité personnelle avant d'en demander aux autres.

On vous prend à Québec pour un chevalier d'Industrie.—Devoilez-nous le mystère qui environne votre passé et alors seulement vous aurez droit de mériter un peu de considération. Mais c'est impossible, votre cœur corrompu au milieu des camps de l'Armée Américaine, recèle trop de mauvaise foi et de levain pour vous en attirer jamais.

Vos farces ne valent pas celles de Ramponneau à la Courtille;—et vous n'avez jamais fait rire personne, que les badauds.

Pour fuir nous répétons ce que nous disions dans notre dernier numéro.

M. de (?) Varro n'a fait que deux choses dans sa vie : brailler à tout propos et faire des dettes.

M. le docteur Taschereau a donné une piastre à l'éditeur de la *Scie Illustrée*, demandant une vignette représentant le Colonel Suzor tombant de son cheval, dans une revue, à Laprairie. Nous ne savons si M. Taschereau a une animosité personnelle contre le Colonel ou si c'est un mauvais tour qu'il a voulu lui jouer, mais il est certain, et nous tenons cela d'une source sûre, que Monsieur le Colonel n'est pas tombé de cheval à Laprairie, comme l'a il fait si souvent dans les solennelles revues militaires à Québec. M. Suzor s'est distingué comme militaire et comme canadien français à Laprairie. Il a fait preuve d'une rare habileté dans les mouvements militaires qu'il a fait exécuter sur le champ de parade. S'il s'est montré sévère à l'égard de la discipline, c'était un devoir qu'il remplissait. Le canadien est difficile à discipliner, et à Laprairie, se trouvaient réunis des jeunes gens libres pour la plupart, la plupart aussi appartenant aux professions

libérales, et si une discipline un peu sévère n'eût pas été maintenue, il est facile de comprendre qu'il n'aurait pu soutenir avec éclat le nom canadien français.

Aussi le colonel Suzor n'est pas à blâmer, et nous en sommes certain, il n'a pas eu à se repentir de cette sévérité qu'on lui reproche.

Quant à l'insulte que l'énorme colonel Chs. de Salaberry a faite à M. Suzor, il n'est pas besoin de dire que c'est un attentat au respect qu'un homme du monde doit observer.

Ce n'est pas avec des fanfaronnades avec de gros mots, ni avec des coups de poings qu'on doit se venger. C'est une mince vengeance, croyons-nous que celle-là.

Aussi le colonel Suzor a-t-il jugé M. Chs. de Salaberry à sa valeur en l'envoyant simplement à la cour de police.

Un journal de cette ville, dont le propriétaire est l'ennemi mortel du colonel Suzor, a pris fait et cause pour M. Chs. de Salaberry. Ce qui explique les injures et les correspondances colomnieuses que ce journal a publiées. Aussi M. Suzor s'en est peu inquiété, et n'a pas même pris la peine de répondre au propriétaire du *Canadien*.

UN CADET.

Nous reproduisons textuellement cet entre-filet du dernier numéro de la *Scie Illustrée*.

« Au prochain numéro, nous donnerons le nom de celui qui a présidé la rédaction du *Cyclope*; car connaissant Edouard Huot pour un personnage inoffensif, incapable d'écrire de telles phrases et n'ayant pas assez secoué la poussière des bancs d'école, nous avions lieu de croire que cette rédaction tomberait de plus haut, depuis nous avons appris le nom de l'instigateur qu'il prenne garde à lui, nous pourrions bien lui faire baisser le nez. »

Nous sommes bien aise que M. Côté pense que le style du *Cyclope* est irréprochable. Quant à nous, il nous est impossible, malgré la meilleure volonté du monde, d'avouer que la *Scie Illustrée* soit un chiffon bien rédigé.

M. le juge Duval a le défaut d'être trop vieux, et MM. Bender et Pitre

Lavoie d'être infirmes aux yeux de M. J. B. Côté. Aussi ce digne aristarque se plaît-il de se moquer à tout propos de leurs vieillesse et de leurs infirmités. Cette fois-ci c'est contre M. Lavoie.

Lisez, lecteurs :

« Au moment de mettre sous presse Cri-ci nous informe que M. Pitre Lavoie, marchand, rue du Pont, vient de faire l'acquisition d'une paire de patins pour cet hiver. Bravo ! »

Et pourtant nous pensons que ce monsieur est un respectable citoyen au dessus de ces mauvaises plaisanteries— Quel lecteur va rire devant de pareilles inepties ?

On s'abonne à l'Enseigne du Grand Sauvage, 39, rue du Pont, St. Roch et chez M. A. Levy Recio, rue St. Vallier, St. Sauveur.

On a besoin immédiatement de quatre porteurs pour la vente de ce journal.

Nos colonnes sont ouvertes à ceux qui savent écrire. Nous ne refuserons aucun écrit, pourvu qu'il soit irréprochable sous le double rapport du style et de la bienséance. Ainsi nous invitons tous ceux qui voudraient s'exercer à l'art de la critique de mœurs ou autre, à vouloir bien nous encourager dans notre tâche.

Chronique Correctionnelle.

Mademoiselle Chamouille.

L'invissier, appelant—Anatole Vichemard.

A l'appel de ce nom, un bipède, haut de quatre pieds tout au plus, s'avance à la barre, en même temps qu'une personne du sexe féminin et qui en hauteur comme en largeur, offre le double de surface de Monsieur. C'est la plaignante et le prévenu. La différence qui existe entre la stature de ces deux individus se retrouve dans leur âge. M. Anatole Vichemard a vingt deux ans; mademoiselle Chamouille en a quarante cinq.

M. LE PRÉSIDENT.—Mademoiselle Chamouille, exposez votre plainte.

ALMÉDORINE. CHAMOUILLE, les yeux baissés et la bouche en cœur.— Mon Dieu, monsieur, je ne sais comment m'exprimer..... Il est de ces choses qu'une jeune personne bien élevée n'ose pas dire.

M. LE PRÉSIDENT.—Il faut cependant que nous connaissions vos griefs contre M. Anatole Vichemard.

ALMÉDORINE. Hélas! monsieur, mes griefs sont ceux du sexe le plus faible contre le sexe le plus fort. J'ai eu la faiblesse d'écouter les propos dorés de M. Anatole Vichemard, et bientôt, il m'a trahie.... abandonnée.... je ne l'ai plus revu.

M. LE PRÉSIDENT.—Mais, mademoiselle, le tribunal n'est pas compétent dans ces sortes d'affaires. Ce n'est pas ici une cour d'amour.

ALMÉDORINE.—Aussi, monsieur, n'est-ce pas précisément l'amour de monsieur que je réclame; ce sont des bagues, des bracelets et une montre qu'il m'a emportés.

M. LE PRÉSIDENT, au prévenu.— Pourquoi vous êtes vous approprié des objets appartenant à une autre personne.

ANATOLE VICHEMARD.—Parce qu'ils étaient devenus à moi.

M. LE PRÉSIDENT.—Comment cela.

ANATOLE VICHEMARD.—Mademoiselle m'en avait fait cadeau pour prix de ses sentiments d'attachement et de vénération pour sa personne.

ALMÉDORINE.—Malheureux! osez vous bien parler de vos sentiments pour moi, quand je vous ai rencontré avec une petite rien du tout qui vous aida à manger le prix de mes bijoux....

M. LE PRÉSIDENT.—Vous aviez donc remis ces objets au prévenu?

ALMÉDORINE.—Oui, monsieur, Comme ce monstre devait m'épouser et que mes locataires ne me payaient pas assez vite, je lui remis ces objets afin qu'il les engageât pour se faire habiller convenablement.

M. LE PRÉSIDENT.—Et il les a vendus?

ALMÉDORINE.—Non, monsieur, il les a mis au Mont de Piété, et a dépensé le montant du prêt avec une petite misérable grisette.

M. LE PRÉSIDENT.—Prévenu, ce que vous avez fait là est indigne.

ANATOLE VICHEMARD.—Mais, monsieur, mademoiselle Chamouille s'abusa quand elle s'imagina que je l'épouserais. Il ne fut jamais question d'union légitime entre nous.

Aux dénégations de M. Anatole, mademoiselle Chamouille apporte deux

lettres écrites et signées de lui, et dans lesquelles, il est formellement question de mariage.

Aussi le tribunal juge convenable de donner au *lovelace* une leçon de morale et de probité, et il le condamne à six mois de prison.

MADemoiselle CHAMOUILLE.—avec une larme dans les yeux. Ah! Anatole si vous aviez tenu vos serments envers moi, vous n'en seriez pas là!

ANATOLE VICHEMARD.—Bah! j'aime encore mieux la prison que votre appartement.

Nous souhaitons que cette histoire serve de leçon aux vieilles filles.

GAZETTE POUR RIRE.

—Un condamné à mort était en train de feuilletter une Bible, quand le prêtre de la prison entra dans son cachot.

—“ Quel passage cherchez-vous? dit avec bonté l'ecclésiastique.

—“ Monsieur le curé, répondit le condamné, je cherche un passage..... pour me sauver.”

—Je reprochais à une femme l'abondance et la volubilité de son babil, s'exergant à propos de tout et de rien.

—D'abord, interrompit-elle, si je ne parlais pas, ma bouche sentirait le renfermé.

—Vous avez détruit la beauté de votre cheval en lui coupant les oreilles, disait un particulier à un de ses amis; quelle raison pouviez-vous avoir.

—Mon cheval était ombrageux, il dressait les oreilles au premier objet qu'il rencontrait, et je les lui ai coupées pour le guérir de la peur.

Un bourreau conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit: “ Ecoutez, je ferai de mon mieux; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais été pendu non plus; mais, que voulez-vous! nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.”

—Deux femmes, fort connues par leurs galanteries, se querellaient au jeu. Quelqu'un leur demanda ce qu'elles jouaient. “ Pour l'honneur, monsieur.— En ce cas, mesdames, vous faites bien du bruit pour rien.”

—Une mère eût l'occasion de dire à sa petite fille: Ton père et moi nous ne faisons qu'un.—Ah! oui, dit la petite, comme deux petits sous font un gros sou.

—Tu est un scélérat, disait un homme de police à un voleur qu'on venait d'arrêter.

—Que fais-tu dans les rues à deux heures du matin?

—Hélas, répondit le voleur, je suis un pauvre honteux qui n'ose pas demander le jour.

—Mais pourquoi ces armes!
—C'est qu'à cette heure les rues ne sont pas sûres.

—Surpris par une averse, M. de Rotschild se réfugie sous une porte cochère où il rencontre M. de T.

—Cela veus ennuie d'être mouillé, demande celui-ci?

Pés du tout, répond le baron, cette pluie est excellente pour la récolte. C'est de l'or qui tombe du ciel.

—Oh! monsieur le baron, si c'était de l'or, vous seriez resté au milieu de la rue.



LE CYCLOPE.

Journal Littéraire et Satirique,

Imprimé et publié par

L. P. NORMAND,

No. 56½, rue St. François,
St. Roch.

PARAITRA

TOUS LES MERCREDI,

de chaque semaine.

Prix de l'abonnement:

\$1.50 cts par an.

Payable à tous les trois mois et d'avance.

Nous publierons des annonces à tous ceux qui en feront la demande, à très bas prix.

Toutes lettres ou correspondances, devront être adressées au propriétaire (sans de port.)

